

LE CHOC DES TITANS

Titan, Johannes Brahms ? C'est ce que laisse penser un catalogue impressionnant : le compositeur se sera, tout au long de sa carrière, attelé à tous les genres... sauf à l'opéra. Explorant les styles classique, romantique et les différents répertoires folkloriques du centre de l'Europe, Brahms n'a pas toujours fait l'unanimité. Trop peu moderne, selon Darius Milhaud, son *Concerto pour violon* se voit ainsi qualifié de réalisation pleine de « bière, de choucroute et de bons sentiments »... Son *Double Concerto*, composé une dizaine d'années après ce dernier, est une entreprise audacieuse : ultime œuvre symphonique du musicien, elle contraste avec les canons traditionnels du concerto au XIX^e siècle, qui voyait le soliste, grand héros romantique, affronter avec passion la masse de l'orchestre. Un dialogue continu au sein des deux instrumentistes, ou entre ces derniers et l'orchestre, témoigne d'une écriture souple et fluide et n'est pas sans rappeler l'origine même du *Concerto*. Véritable « œuvre de réconciliation » - l'expression est de Clara Schumann -, il naît d'un différend entre Brahms et Joseph Joachim, violoniste virtuose et ami du compositeur qui n'avait pas apprécié que Brahms, prosaïquement, prenne position dans son divorce.

Impossible de ne pas songer, après Brahms, au deuxième géant du XIX^e siècle : Gustav Mahler, dont les symphonies constituent chacune tout un monde. Le parallèle n'aura de cesse d'être nourri, tout au long du XX^e siècle, notamment par Darius Milhaud (encore!), qui ne goûtait décidément pas les vastes entreprises de ses homologues outre-Rhin... Achevée en 1888, la *Symphonie n° 1* de Mahler sera constamment modifiée. Nommée « Titan » en référence au roman homonyme de Jean-Paul Richter, elle évacue cependant toute référence à ce substrat littéraire... pour transposer le titanique sur un autre plan : l'œuvre crée un véritable univers, dans sa diversité et ses désillusions, brassant un matériau extrêmement riche. Des citations empruntées à des lieder préexistants cohabitent avec des échos hallucinés de valses viennoises, des rengaines populaires, à l'instar de *Bruder Jakob (Frère Jacques !)*, qui se voit tristement minorisée dans le troisième mouvement, des bribes éloignées de marche funèbre, ou de folklore bohémien... Le traitement du timbre, comme souvent chez Mahler, laisse l'auditeur désarmé, seul, face à une fresque ne s'excusant ni de ses accents parfois volontairement grandiloquents, sarcastiques, ou grotesques, ni de son gigantisme.